

## La Russie de John Cowper Powys (1ère partie)

LE 28 NOVEMBRE 1914 John Cowper Powys fut invité à participer à un débat au Boston Twentieth Century Club portant sur Nietzsche et la Guerre. Il raconte à son frère Llewelyn:

Il y avait là une dame russe qui nous a lu une lettre venue de Russie—d'un propriétaire terrien russe, une sorte de Nicolaï Vsevolodovitch Verkhovensky<sup>1</sup>. (...) La lettre de l'ami de la dame russe décrivait l'effet de la suppression de la vodka comme tout à fait extraordinaire<sup>2</sup>. Comme tu le sais, c'était presque leur seul petit péché, et

---

<sup>1</sup> Dans *Les Possédés*, le roman de Dostoïevski que JCP préférait, le Verkhovensky propriétaire terrien était en fait Stepan Trophimovitch Verkhovensky.

<sup>2</sup> Pierre Pascal, spécialiste de l'Union soviétique, confirme les dires de JCP. Dans *Mon Journal de Russie, 1916-1918*, (l'Age d'Homme, Lausanne, 1975) il relate comment, jeune officier, il avait été envoyé en mission en Russie pendant la première Guerre. Il écrivit dans son journal au 30 avril 1916: "Ils [le général et le colonel français] ont beaucoup bu, malgré l'oukaz, d'alcools." En note, il ajoute que la vente d'alcool avait déjà été interdite par le Tsar. Lénine fera de même.

maintenant ils doivent être une race de princes Mychkine et d'Alioshas Karamazov! Quel gouvernement! C'était un monopole d'état, ils perdent un milliard de roubles. Mais ils seront récompensés—ils auront un peuple comme il n'y en eut jamais, un peuple avec toutes les qualités qui nous sont les plus chères.<sup>3</sup>

L'espoir que nourrissait JCP pour l'avenir de la Russie semble, un siècle plus tard, bien éloigné de ce qui s'est réellement passé pendant les soixante-dix années de régime communiste, et depuis dans la Russie nouvelle avec son népotisme, sa société de consommation, et sa brutalité. Mais ce passage est également révélateur de l'intérêt qu'il portait à la culture de cet immense pays et aux événements qui s'y déroulent.

Quelle était donc l'origine de son intérêt? Il vient probablement de la fascination qu'exerçait sur lui les œuvres de Dostoïevski qu'il découvrit en 1908. Depuis qu'il se sentait une vocation d'écrivain, il se cherchait des modèles et en trouva un chez l'auteur des *Démons*. Son intérêt pour la Russie peut aussi s'expliquer par ses tendances anarchiques et sa sympathie pour le socialisme d'Etat qu'il retrouvait plus tard dans l'idéal communiste. Comme il le dit dans la préface de *Visions and Revisions*

C'est pourquoi certains grands anarchistes révolutionnaires, ceux qui possèdent le génie d'exprimer avec des mots leur défi héroïque envers ce "quelque chose de pourri au royaume de Danemark" nous touchent plus, et prennent une stature plus impressionnante que les socialistes scientifiques avec leurs arguments, tout aussi admirables et peut-être plus pratiques. Ce que nous voulons, c'est l'éternelle attirance pour ce qui est élémentaire, primitif et immortel dans notre impétueuse nature humaine.<sup>4</sup>

C'est une idée qu'il reprendra plus tard dans son *Dostoïevski*. Nous savons combien il haïssait l'idéal bourgeois et le système de classes de son propre pays. Il se souviendra aussi plus tard que le soir de l'Armistice, à New York, il sentit monter en lui

le plus âcre, le plus violent des sentiments de haine maligne envers les bourgeois cossus mes compères, qui m'ait jamais envahi. Le spectacle de ces patriotes était fait ... pour me pousser plus avant dans l'étroit et rude chemin qui mène au Communisme.<sup>5</sup>

Et à l'époque où il était en train d'écrire *Autobiographie*, il maintenait "Je suis tout à fait partisan d'emboîter le pas au Communisme en supprimant toute pompe, tout signe extérieur de dignité et de différence de classe."<sup>6</sup> Comme pour bien des hommes et des femmes de son époque (et même plus tard) l'idéologie marxiste était importante pour lui. Parmi les gens qui venaient à ses conférences à New York, il trouva "des auditoires profondément intéressés", parmi les catholiques, mais aussi parmi les juifs et les communistes.<sup>7</sup> Le public qu'il appréciait le plus était essentiellement prolétaire; beaucoup parmi ceux qui venaient l'écouter avaient fui leur pays, la pauvreté et les pogroms, et ils avaient soif d'éducation.

Que savait-il de la Russie? Peu de choses à vrai dire, si ce n'est ce qu'il avait glané dans ses lectures. Car son intérêt pour la culture russe était entièrement

<sup>3</sup> *Letters to His Brother Llewelyn*, I, Village Press, 1975, pp.176-7.

<sup>4</sup> *Visions and Revisions*, G. Arnold Shaw, 1915, préface pp. 18-9.

<sup>5</sup> *Autobiographie*, Gallimard, tr. M. Canavaggia, 1965, p.540.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 562.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 406.

tourné vers la littérature. Tout au long de sa vie, JCP fera de nombreuses références littéraires aux écrivains russes, en particulier dans *One Hundred Best Books* (Cent meilleurs livres), *Visions and Revisions* (Visions et Révisions), *Letters to His Brother Llewelyn* (Lettres à son frère Llewelyn), *Letters to Sea-Eagle* (Lettres à Katie), *Autobiographie*, *Les Plaisirs de la Littérature*, ainsi que dans ses *Journaux*. Figureront aussi des références au théologien russe Berdiaev<sup>8</sup> (dont il lut sans doute les œuvres à partir de 1935, sur le conseil de Dorothy Richardson) et à l’anarchiste Bakounine.

C’est l’auteur de *Crime et Châtiment* qui est à ses yeux de loin le plus important. Ainsi en 1918, il écrivait à Llewelyn: “Je lis et je relis Dostoïevski sans cesse et je trouve qu’il me gâte tous les autres écrivains.”<sup>9</sup> Mais il avait souvent fait des conférences sur d’autres écrivains russes, connus ou pas, dont Anton Tchekhov, Maxime Gorki, Leonid Andreïev, Mikhail Artzibashev et Fiodor Sologoub. En décembre 1913, il écrivait à Llewelyn:

... Ma pièce<sup>10</sup>... plutôt dans le style de Tchekhof—connais-tu Tchekhof? Il faut que je t’envoie quelque chose de ce Bernie<sup>11</sup> russe; avec une excellente préface par quelqu’un qui ne peut quand même pas s’appeler Calderon. (...) Oui, Tchekhof va sûrement te plaire. Procure-toi aussi le livre de Lloyd sur Dostoïevski—une biographie, publiée par Stanley Paul—<sup>12</sup>

et deux ans plus tard, il ajoutait:

Est-ce que les noms de Tchekoff, Andreyeff et Artzibasheff te disent quelque chose? Je suis en train de faire des conférences sur eux en ce moment—Tchekoff est une sorte de Bernie russe, Artzibasheff est un sacré gaillard, Andreyeff un orgueilleux original symboliste.<sup>13</sup>

Dans *One Hundred Best Books*, outre Dostoïevski certaines œuvres de quatre écrivains sont incluses: Tourgueniev (*Terres vierges. Mémoires d’un chasseur*), Tchekhov (*La Mouette*), Gorki (*Foma Gordeyev*) et Artzibasheff (*Sanine*), choix bien sûr éminemment personnel, comme Powys le revendique dans son introduction, mais qui révèle déjà son goût pour des œuvres fortes et originales.

JCP adressa en 1930 à Dorothy Richardson un exemplaire de *In Defence of Sensuality* (L’Apologie des Sens) qui portait la dédicace: “Offert avec dévotion au plus grand génie vivant des Lettres de notre temps, à l’exception peut-être de Maxime Gorki, ...” Il admirait réellement l’auteur de *La Mère*. Ce qu’il prisait le plus dans les livres de Gorki (1868-1936), c’était “cette odeur terrienne et ce courageux esprit de vagabondage et d’indépendance sociale si rare et si précieux en littérature.”<sup>14</sup> Il devait certainement connaître fort bien toute son œuvre car

---

<sup>8</sup> Nicolas Alexandrovitch Berdiaev (1874-1948), philosophe religieux et politique. Exilé en 1922 il se rendit d’abord en Allemagne, puis en France où il passa le reste de sa vie. Il fonda une école de pensée influente, le Réalisme mystique. Parmi ses nombreux livres on peut citer *Dostoïevski* 1923, *Esprit et Liberté* 1927-8, *Solitude et Société* 1934.

<sup>9</sup> *Letters to His Brother Llewelyn*, I, 23 janvier 1918.

<sup>10</sup> Une des cinq ou six pièces soumises à Maurice Browne du Chicago Little Theatre, qui les rejeta toutes.

<sup>11</sup> Bernard O’Neill, un ami de longue date, qui lui fit connaître et Dostoïevski et Rabelais.

<sup>12</sup> *Letters to His Brother Llewelyn*, I, début décembre 1913.

<sup>13</sup> *Ibid.*, 29 octobre 1915.

<sup>14</sup> *One Hundred Best Books*, American Library Service, 1922, p.37.

dans *Autobiographie*<sup>15</sup> il écrit

Une fois dans une salle du quartier Est [de New York] pendant qu'un acrobate de mes amis vendait mes livres dans la salle, je cessai tout à coup d'interpréter avec des paroles l'œuvre de mon auteur—c'était, ce soir-là, Gorki— pour me mettre, tel Thaumaste dans Rabelais, à le faire par gestes, de tout mon corps.

dans le but d'une sorte de

transmigration de mon âme qui finissait par faire de moi un démon qui va posséder quelqu'un. Je me coulais en serpentant dans les os de mon auteur, et ses réflexes les plus surprenants devant la vie, je les présentais comme s'ils provenaient directement des centres nerveux où ils avaient leur origine.

Il y avait au début du 20<sup>e</sup> siècle une extraordinaire production d'œuvres littéraires russes en traduction aux Etats-Unis. Powys, avide lecteur, se procurait ces livres dès qu'ils paraissaient:

Je lisais à ce moment-là un livre d'Andreïev, publié je crois chez Knopf; car ceci se passait au début de ce siècle, au temps où des livres traduits du russe exerçaient une plus grande influence que les autres sur le goût encore brut des Américains. Je me souviens en particulier du *Démon mesquin* de Sologoub et du *Point de rupture* d'Artzibashev. La littérature d'imagination comptait en effet beaucoup pour moi alors, et je lisais roman sur roman (...). Ce furent les Russes qui, plus que tous, plus, je crois, que Mencken ou que Cabell (...), ont mis fin, au commencement du siècle, à la rustique simplicité du goût américain.<sup>16</sup>

Je vais me pencher sur ces trois écrivains en particulier que Powys mentionne à Llewelyn, parce qu'il me semble que si Powys a été attiré par eux, c'est pour les raisons mêmes qui l'avaient fait s'intéresser à Gorki: ces écrivains, dans la lignée des Populistes russes (qui avaient voulu se rapprocher de la grande masse des paysans misérables), étaient totalement solidaires de tous ces pariahs, ces marginaux, ces fous, ces humbles rencontrés à chaque page de leurs œuvres, lointains frères de l'homme entrevu sur les marches de Waterloo qui viendrait un jour hanter Wolf Solent.

Leonid Andreïev (1871-1919) commença en effet à être lu vers 1905 aux Etats-Unis. Ainsi que Powys le remarque, c'était un homme d'une grande originalité, il avait une stature de colosse et c'était un artiste passionné, comme ses conversations avec Gorki le montrent bien. Mais outre ses œuvres littéraires, il faut également mentionner qu'Andreïev était peintre, et qu'il avait aussi réalisé des milliers de magnifiques photos en couleur<sup>17</sup> décrivant sa vie, sa famille, ses amis, dans sa maison de Vammelsuu d'un modernisme frappant qu'il avait conçue lui-même.

Il fonda l'expressionisme russe en littérature et se forgea un style moderne à partir de son étude de nombreuses traditions occultes et religieuses. Ses histoires et ses pièces de théâtre symbolistes incorporent une protestation politique contre la cruauté de la société. Aux formes policées des nuances impressionnistes, il préférait le cri ou l'extase. Les critiques russes ont eu tendance à mépriser et écarter ses œuvres comme autant de "drames en carton-pâte", mais

---

<sup>15</sup> *Autobiographie*, p.412.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p.459.

<sup>17</sup> Olga Andreïev Carlisle et Richard Daivies, *Les Destins de Leonid Andreïev*, Adam Biro, Paris, 1989.

ces dernières années l'Ouest l'a redécouvert, et un grand nombre de ses romans, nouvelles et pièces de théâtre ont depuis été traduits en français et en anglais.

A l'époque où JCP donnait des conférences sur Andreïev (et Artzibashev), Emma Goldman essayait aussi de les faire connaître. En 1914, dans son ouvrage novateur *The Social Significance of the Modern Drama*<sup>18</sup> (La Signification sociale du drame moderne) elle présente *Le Roi Faim* (1907) comme une des pièces majeures d'Andreïev.<sup>19</sup>

Leonid Andreïev est le plus jeune et aujourd'hui le plus puissant des dramaturges de Russie. Comme Tchekhov et Gorki, il a de multiples talents: ses contes et nouvelles ont la même haute qualité littéraire, la même poignante revendication sociale que ses pièces. Quiconque a lu sa terrible description de la guerre, 'Le Rire Rouge', ou sa condamnation définitive de la peine capitale, *Les Sept Pendus*, ne peut effacer de sa mémoire l'effet de la plume puissante de Leonid Andreïev. Son drame *Le Roi Faim* traite du roi le plus puissant de la terre—Le Roi Faim. En présence du Temps et de la Mort il s'efforce de plaider auprès du Temps pour qu'il sonne l'alarme, appelle les gens à se révolter, parce que la terre déborde de souffrance: les villes, les boutiques, les mines, les usines et les champs résonnent des gémissements et des sourdes clameurs du peuple. Leur agonie est insupportable.

En 1924 l'influent magazine littéraire américain *The Dial* publia un essai de Maxime Gorki 'Réminiscences sur Leonid Andreïev'<sup>20</sup>. Ce dernier avait été immédiatement séduit par la toute première histoire d'Andreïev en 1898, mais ils approfondirent leur amitié à Capri chez Gorki aux alentours de 1908, époque où Andreïev écrivit la plus grande partie de son œuvre. Ils avaient de vives discussions sur l'art et la religion, et étaient souvent en désaccord. Ils se revirent peu avant le début de la guerre et Gorki se rappelle une de leurs conversations:

... il commença à parler du peuple russe avec des mots inhabituels chez lui—de façon abrupte, incohérente, et avec une grande, et sûrement sincère, conviction.... Il tremblait de tout son corps sous la tension nerveuse; et en pleurant, presque en sanglotant comme une femme, il cria: "Vous traitez la littérature russe de provinciale parce que la majorité des grands écrivains russes sont issus de la province de Moscou? Bon, supposons que ce soit le cas. Et cependant c'est une littérature mondiale, c'est l'activité créatrice la plus sérieuse et puissante d'Europe. Le génie de Dostoïevski seul est suffisant en lui-même pour justifier la vie criminelle insensée, totalement insensée même de millions de gens; et à supposer que les gens sont spirituellement souffrants—guérissons-les et rappelez-vous que, comme on dit, "une perle ne se développe que dans une coquille malade."

... C'était la première fois qu'il parlait aussi passionnément, aussi lyriquement. Auparavant je n'avais entendu une telle force expressive de son amour qu'appliquée à des talents proches de son esprit—Edgar Poe le plus souvent.

Leonid Andreïev avait d'abord sympathisé avec le mouvement révolutionnaire, mais ne put cependant approuver les bolsheviks qu'il rendit responsables de l'effondrement du moral des troupes et de la trahison de la Révolution de février

<sup>18</sup> 'E. Goldman, *The Social Significance of the Modern Drama*, Gorham Press 1914, non tr.

<sup>19</sup> *Le Roi Faim* fut jouée par les Pitoeff au théâtre Récamier à Paris en 1967.

<sup>20</sup> *The Dial*, août 1924, pp.105-120. Article traduit par S.S. Koteliansky et Katherine Mansfield.



Mikhael Artzibashev  
avec l'actrice Yavorskaya  
from Wikimedia Commons

1917 et, contrairement à Gorki, ne put faire la paix avec eux. Peu après octobre 1917 il se réfugia à sa maison<sup>21</sup> de Vammelsuu, d'où plus tard il adressa des manifestes au monde entier pour dénoncer les excès des bolsheviks. Quand il mourut en 1919, Gorki prit l'initiative de réunir dans *Un Livre sur Leonid Andreïev*, publié en 1922, des portraits d'Andreïev écrits par des écrivains qui l'avaient connu.

Mikhael Artzibashev (1878-1927) était un autre protégé de Gorki et son roman, *Sanine*, (1907) critiqué pour son pessimisme, provoqua des débats littéraires infinis. En 1923 Artzibashev fut expulsé de Russie par les bolsheviks en raison de sa décadence et de sa critique du régime et s'installa à Varsovie. *Mother Earth* (Terre Mère), la revue libertaire d'Emma Goldman, publia en 1910 un important article sur lui d'Hippolyte Havel<sup>22</sup>:

Les péchés d'Artzibashev sortent de l'ordinaire. Il n'est pas seulement un démoralisateur de la jeunesse, sur le plan de la moralité; non, c'est bien pire: il est l'ennemi de toute vie réglée par un gouvernement; en fait il est anarchiste. C'est cela que les partisans de l'Etat trouvent impossible à lui pardonner.

Aux côtés d'Andreïev et de Gorki, Artzibashev est la personnalité la plus éminente dans la littérature moderne russe. Depuis la parution de son roman *Sanine*, il faut le ranger avec ceux dont les noms sont indissociablement liés aux annales de leur temps. Dans l'histoire de la littérature russe, *Sanine* trouvera une place de choix parmi les chefs-d'œuvre de Gogol, Gontcharov, Dostoïevski, Tourgueniev et Tolstoï. Son importance socio-historique ne peut être mise en doute. L'Europe intellectuelle en est bien d'accord.

JCP mentionne<sup>23</sup> avoir lu un autre livre de lui, *The Breaking Point* de 1913 (Point de Rupture) traduit en anglais en 1915. Dans *One Hundred Best Books*, il compare (défavorablement) Artzibashev à Dostoïevski dans le passage suivant:

Artzibasheff est un extrémiste. Le motif du suicide dans *Point de Rupture* est développé avec une effrayante et destructrice minutie. Le pessimisme

<sup>21</sup> Andreïev avait fait construire sa maison à Vammelsuu dans la province semi-indépendante de Finlande. La Finlande déclara son indépendance de la Russie le 6 décembre 1917, après la Révolution.

<sup>22</sup> 'Un écrivain immoral', non traduit: Hippolyte Havel, 'An Immoral Writer', in *Mother Earth* (E. Goldman-A.Berkman), vol. V, août 1910, n°6. Hippolyte Havel (1871-1950) était un anarchiste tchèque, proche d'E. Goldman, et qui vivait à Greenwich Village, qu'il définissait comme "une zone mentale spirituelle". Il écrivit une biographie d'Emma Goldman et adopta pour sa fille Berenice Abbott (la future photographe).

<sup>23</sup> *Autobiographie*, p.459.

vu de façon superficielle ne pourrait guère être porté plus loin; quoique comparé à la compréhension par Dostoïevski de 'l'infini' dans le caractère humain, on est conscient de certaines portes se fermant et d'un certain rétrécissement des problèmes. Sanine lui-même est une sorte d'idéalisation du bon sens sublimé qui semble être la vertu préférée de cet écrivain. Artzibashev semble plaider, comme la façon la plus sage et la plus saine de vivre, pour une certaine affirmation de soi robuste et dédaigneuse, bienveillante et affable, sans bassesse ni malice; mais libre de tout scrupule et dénuée du moindre remords.

Havel cite par ailleurs<sup>24</sup> Artzibashev:

Mon développement—écrit Artzibashev dans une courte autobiographie—a été fortement influencé par Tolstoï, bien que je n'aie jamais partagé ses idées sur "la non-résistance au mal". Il m'impressionnait seulement en tant qu'artiste et il m'a été difficile de libérer mon style de son influence. Dostoïevski et partiellement Tchekhov ont joué un rôle semblable dans ma vie. Victor Hugo et Goethe se tenaient aussi devant moi. Ces cinq noms sont ceux de mes éducateurs et de mes maîtres littéraires. On a beaucoup écrit sur l'influence qu'aurait eu Nietzsche sur moi. Cette affirmation m'a toujours semblé curieuse, pour la simple raison que je ne connais pas l'œuvre de Nietzsche. Je suis bien plus familier de Max Stirner<sup>25</sup>, dont je partage les vues.



Fjodor Szologub: UNDOK ÖRDÖG

Illustration pour *Le Démon mesquin*, Engel Tevan István  
courtesy Erzsébet Róna

Le troisième écrivain russe moderne que JCP avait mentionné à Llewelyn était Fiodor Sologoub (1863-1927), poète symboliste, romancier, auteur dramatique et essayiste. Powys avait lu *Le Démon mesquin* (1905), le plus connu de ses romans, qui baigne dans le '*poshlost*'<sup>26</sup>, concept russe décrivant une façon d'être faite de vulgarité et de scélératesse. L'anti-héros Peredonov, instituteur dans une ville provinciale anonyme, n'a ainsi aucune qualité positive et devient

<sup>24</sup> 'An Immoral Writer', op. cit.

<sup>25</sup> Max Stirner (1806-1856), philosophe allemand appartenant aux Jeunes Hégéliens. Auteur de *L'Unique et sa propriété* (1845), il exhorte chacun à s'approprier ce qui est en son pouvoir, indépendamment des diverses formes d'oppression extérieures au Moi.

<sup>26</sup> Selon V. Nabokov, "*poshlost* ne décrit pas seulement ce qui est vulgaire, mais aussi ce qui est faussement important, faussement beau, intelligent ou attrayant... ce qui n'est pas seulement un jugement esthétique mais aussi un acte d'accusation moral."

paranoïaque et fou, tout en se battant pour être promu inspecteur gouvernemental de sa province. Sologoub fut le premier à introduire dans la prose russe les éléments pessimistes, morbides, souvent caractéristiques de la littérature et de la philosophie *fin de siècle* d'Europe.

Cette atmosphère typiquement Vieille-Russie nous amène à parler maintenant d'un important prédécesseur en la personne de Gogol (1809-1852), "le grand Gogol", dont JCP lisait *Les Ames mortes* à Phyllis en septembre 1930, et qu'il définissait comme "un écrivain dur à cuire, mais avec des touches d'humour et aussi rempli de Russie qu'un rayon de miel est rempli de miel."<sup>27</sup> Comme il l'expliquait à Llewelyn, "son humour si particulier ... l'a spécialement séduite et moi aussi."<sup>28</sup> *Les Ames mortes* restèrent un de leurs livres préférés. Même lorsqu'il parle de Dostoïevski, Powys fait souvent référence à Gogol, notant avec justesse que Dostoïevski est son héritier spirituel. Le pauvre diable qu'est le petit fonctionnaire des premiers romans de Dostoïevski partage bien des traits avec l'humble héros du *Manteau*, trottant le long de rues désertes dans les quartiers déshérités de Saint Petersburg. John Cowper et Phyllis avaient aussi lu *Oblomov*, le roman de Gontcharov (1812-1891) dont le sujet, à travers son héros éponyme, est un portrait de l'oisiveté, de la paresse et du manque total d'efficacité de la noblesse russe.

Par contre, Tolstoï (1828-1910) n'est presque jamais évoqué. La brève mention qu'en fait JCP dans son *Journal* de 1930 montre une aversion marquée. Il trouve les premières pages de *Guerre et Paix* "ennuyeuses" et ajoute: "Elle [Phyllis] trouve que Tolstoï ne se compare pas à Gogol, dont l'humour lui plaît tant. Il n'y a pas de coup de théâtre fantastique chez Tolstoï. Tout est d'un sérieux réalisme."<sup>29</sup> Mais surtout quelques pages plus loin dans son journal, il répète sa critique en termes plus sévères, "C'est le livre le plus *Ennuyeux* que j'aie jamais lu d'un homme de génie"<sup>30</sup>. Et dans sa bouche, le mot "ennuyeux" équivaut à une condamnation sans appel. Il y avait cependant des moments où leur appréciation—du moins celle de Phyllis—de *Guerre et Paix* était plus enthousiaste, comme par exemple, lorsque Powys note dans son *Journal* à la date du 6 novembre 1930:

C'était une vraie nuit cimmérienne telle qu'elle les aime. Elle voulait rester dehors (...) et elle ouvrit la fenêtre dans sa chemise de nuit comme Natacha et voulut dormir près de la fenêtre...<sup>31</sup>

ce qui, bien sûr est un écho de la scène charmante durant laquelle le Prince André, de sa chambre dont la fenêtre est ouverte, entend la jeune Natacha louant d'une voix exaltée la belle nuit d'été à sa cousine:

Le prince André lui aussi craignait de faire un mouvement pour ne pas trahir sa présence involontaire.

—Sonia! Sonia! reprit la première voix. Voyons, comment peut-on dormir! Mais regarde donc comme c'est merveilleux! Ah, quelle merveille! Mais réveille-toi donc, Sonia, dit-elle presque avec des larmes dans la voix. Je t'assure qu'il n'y a jamais eu de nuit si merveilleuse, jamais!<sup>32</sup>.

---

<sup>27</sup> *The Diary of John Cowper Powys*, 8 septembre 1930.

<sup>28</sup> *Letters to His Brother Llewelyn*, II, 23 mars 1932.

<sup>29</sup> *Diary* 1930, p.161.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p.167.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p.187.

<sup>32</sup> L.Tolstoï, *Guerre et Paix*, I, tr. Elizabeth Guertik, Hazan, Paris, p.546.



D'après le journal de JCP, Phyllis continuait à le tenir au courant des grandes lignes de *Guerre et Paix*, ce qui indique sans doute qu'il avait décidé d'arrêter de le lire lui-même. Le génie de Tolstoï, trop réaliste, était incompatible avec le goût de John Cowper. George Steiner dans l'étude qu'il a consacrée aux deux écrivains russes cite Berdiaev: "Il serait possible de définir deux modèles, deux types d'âme parmi les hommes, l'un inclinant à l'esprit de Tolstoï, l'autre à celui de Dostoïevski" parce que, ajoute Berdiaev, ils "illustrent une insoluble controverse dans laquelle deux séries d'affirmations, deux conceptions fondamentales de l'existence se confrontent."<sup>33</sup>

Phyllis et John Cowper s'intéressaient également à la littérature contemporaine soviétique comme le montre son journal de 1930, où il mentionne le 9 mars: "En chemin [pour rencontrer son éditeur Schuster] nous avons lu ensemble *Les Fraudeurs*<sup>34</sup>. Un livre russe moderne. Plein d'humour et non engagé. Fantastique et cependant réel. Je l'ai bien apprécié. La T.T. l'a adoré...". Dans *Dostoïevski* il mentionne également "certaines histoires très modernes, écrites avant l'invasion de la Russie par Hitler, mais écrites très récemment, et sous l'autorité et avec l'*imprimatur* du régime actuel"<sup>35</sup> qu'il a lues en traduction.

Il est dommage que JCP ne soit pas allé plus loin que Gogol dans le passé littéraire russe, et qu'il ne se soit probablement pas vraiment intéressé à deux écrivains prodigieux des années 1820, Lermontov et Pouchkine, à la mort prématurée duquel le jeune Dostoïevski pleura. Car c'est Pouchkine qui a vraiment créé la littérature russe, il en était la source et l'inspiration pour tous ceux qui viendraient après lui, de Gogol à Bély et Brodsky. Il est bien sûr possible que Powys n'eût pas apprécié son œuvre, particulièrement *Eugène Onieguine*, un poème narratif qui fut aussi "le premier roman" russe réaliste dont aussi bien Tourgueniev que Tolstoï seraient les descendants, mais non Dostoïevski. Quoiqu'il en soit, l'extraordinaire connaissance de la littérature russe que Powys avait acquise est vraiment impressionnante et admirable.

[Il est prévu de publier la deuxième partie dans le numéro d'automne.]

Jacqueline Peltier

oooooooooooooooooooo

Comme tous les auteurs russes pré-révolutionnaires, Dostoïevski, qui est à mes yeux un des très rares génies, tel Dickens, à pouvoir rendre la zone industrielle la plus laide aussi magique que la forêt de Brocéliande, vénérât mystiquement le moujik. Tolstoï lui-même ne fait pas plus de cas de ce tâcheron sacré sur la terre humide—la 'Mère de Dieu,' comme l'appelle Maria Timofeïevna<sup>36</sup>—le tâcheron dont le large dos, large au sens moral aussi bien que physique, porte l'image janusienne du vaste continent slavo-tartare, ce mystère moscovite à moitié occidental et à moitié oriental devant lequel doivent s'incliner tant de têtes occidentales.

John Cowper Powys, *Dostoïevski*, p. 48.

<sup>33</sup> G. Steiner, *Tolstoï ou Dostoïevski*, tr. R. Celli, Bibliothèques 10/18, Paris, 1959, p.17.

<sup>34</sup> V. Kataev, *Rastratchiki*, 1926, roman satirique .

<sup>35</sup> JCP, *Dostoïevski*, tr. G. Villeneuve, Bartillat, 2000, p.194.

<sup>36</sup> Personnage des *Possédés*.